

Le cours magistral

Moacyr Sliar

Volume 36, Number 1 (211), February 1994

Brasilittéraire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32076ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sliar, M. (1994). Le cours magistral. *Liberté*, 36(1), 90–112.

MOACYR SCLIAR

LE COURS MAGISTRAL*

Né à Porto Alegre. Médecin de profession, Moacyr Scliar fait ses débuts littéraires en 1962. Son œuvre est traduite en plusieurs langues. Il reçoit en 1988 le prix Casa de las Américas (Cuba) pour *A Orelha de Van Gogh* (*L'Oreille de Van Gogh*, 1992). On trouve ses principaux titres traduits en français chez les Presses de la Renaissance à Paris : *O Carnaval dos animais* (1970 ; *Le Carnaval des animaux*, 1982), *O centauro no jardim* (1980 ; *Le Centaure dans le jardin*, 1985), *A estranha nação de Rafael Mendes* (1984 ; *L'étrange naissance de Rafael Mendes*, 1986).

L'amphithéâtre de la faculté est plein. Les étudiants savent qu'ils ne doivent pas perdre ce cours magistral. Ils sont tous là, tes collègues, Oswaldo. Comme des collégiens, ils rient, disent des bêtises, lancent des boulettes de papier. Peut-être le font-ils pour déguiser une anxiété semblable à la tienne ; ou peut-être la microbiologie ne les intéresse-t-elle pas : la microbiologie et rien, pour eux, c'est tout comme, c'est juste bon pour les chercheurs, ou alors pour les ratés, pour les médecins bizarres qui ont peur d'examiner les malades et d'opérer. Toi, cependant, tu es immobile, silencieux. Comme si tu prévoyais un grand événement. Une révélation.

* Tiré de *Sonhos tropicais*, São Paulo, Companhia das Letras, 1992, prix Jabuti 1993, catégorie Roman.

Le professeur entre.

Le professeur entre, suivi de son assistant qui porte le livre de présence et une grande boîte en bois verni. Tous les étudiants se lèvent. Le professeur — pince-nez, cravate sombre et redingote noire — parcourt les étudiants du regard comme un général inspectant la troupe. D'un geste brusque, il les fait asseoir. Il se concentre un instant et :

— Notre cours d'aujourd'hui, annonce-t-il, portera sur un sujet d'une importance fondamentale : la microscopie.

Comme s'ils l'avaient combiné d'avance (et peut-être l'ont-ils fait : le professeur est connu pour le côté théâtral de ses cours), l'assistant s'avance, dépose la boîte sur la table, l'ouvre et en extrait un microscope.

— Voilà, messieurs, continue le professeur, l'appareil qui eut pour la médecine la même signification que le télescope de Galilée pour l'astronomie. Des mondes, messieurs, des mondes furent découverts grâce à ces deux appareils. L'infiniment grand d'un côté, l'infiniment petit de l'autre ; et, entre les deux mondes, l'homme, cet éternel chercheur. Mais voyez comme l'humanité dut cheminer longuement jusqu'à la découverte de l'art de confectionner les lentilles réfringentes et de les combiner pour dévoiler ce qui est caché ! Tout commence avec les marins phéniciens qui, après avoir allumé un feu sur des pierres de potasse, se rendirent compte que, en vertu de la combinaison chimique, le sable avait été transformé en verre. Une découverte extraordinaire, messieurs : ces marins enseignèrent au monde à travailler la transparence. Pas la transparence subtile et insaisissable de l'air ; la transparence matérielle du verre. Mais, de cette période-là jusqu'à la suivante, des millénaires devaient s'écouler. Pour y parvenir, il nous faut voyager jusqu'à la Hollande du XVII^e siècle. C'est un

pays prospère ; avec zèle, les Bataves y exercent leur vocation pour le commerce et l'industrie, ils s'y enrichissent. Ils n'en perdent pas pour autant l'inquiétude et l'énergie qui caractérisent les peuples audacieux, les vainqueurs. Les frères Jansen découvrent la façon de combiner les lentilles de manière à augmenter les images ; Antonie van Leeuwenhoek se consacre inlassablement à l'art de la microscopie. Cette espèce de vocation vous surprend-elle ? Elle est explicable. La Hollande est, comme vous le savez, un petit pays ; grands, obèses — ils adorent les délicieuses confiseries de sucre du Brésil —, les Hollandais étaient contraints de s'accommoder de cet espace réduit. C'était un problème. Ils le résolurent de plusieurs façons : en élargissant leurs horizons, en naviguant par le monde, ou au contraire (et suivant le tempérament de la personne en question), en se restreignant à l'investigation de ce qui est minuscule, voire immatériel : c'est le cas des philosophes. Ce qui exige une persévérance considérable. J'ai parlé, il y a peu, de vocation ; j'aurais dû utiliser le mot obsession parce que c'était d'une obsession qu'il s'agissait : le climat émotionnel de ce pays extraordinaire, à l'époque dont je vous parle, était dominé par l'obsession, par la manie. C'est alors qu'apparaît, par exemple, la marotte des tulipes. Tout le monde voulut en avoir — à partir du moment où, victimes d'une maladie mystérieuse, ces fleurs bien connues se mirent à exhiber les couleurs les plus étranges. Marchands et boutiquiers, amiraux et prêtres, artistes et professeurs, ils couraient tous après les tulipes. Pour une seule et unique fleur, un commerçant de Haarlem donne la moitié de sa fortune ; pour une autre tulipe, un richard d'Amsterdam offre un carrosse, un verre en argent, un lit à baldaquin, deux chevaux, quatre bœufs gras, quatre barils de très bonne bière, mille livres de fromage épicé. *Quis furor, o cives*, comme disait Lucain. Que dut penser

de cette situation le grand philosophe Spinoza qui, à cette époque-là, essayait, par l'usage de sa raison, de comprendre l'homme, l'univers et Dieu ?

Une pause pour boire un peu d'eau : la journée est chaude ; les tropiques sont ainsi : chauds, lourds, étouffants. Le professeur boit une gorgée du liquide, fait la grimace, examine le verre contre la lumière.

— Elle a un drôle de goût, cette eau. Je gage que si nous l'examinions au microscope... Plutôt non. Où en étais-je ? Ah oui, je parlais d'Antonie van Leeuwenhoek. Vous pensez peut-être qu'il s'agissait d'un grand homme de science, d'un professeur universitaire ? Vous vous trompez. D'ailleurs, nous autres, médecins — enfin, futurs médecins en ce qui vous concerne — nous autres, médecin, disais-je donc, nous nous trompons beaucoup. À cause de notre arrogance, de notre omnipotence. Mais ne vous inquiétez pas : la terre, cette bonne terre — la terre du Brésil, le sable des plages où les Phéniciens jetaient l'ancre —, la terre ensevelit nos erreurs.

Des rires. Inquiet, tu remues sur ton siège. Où le professeur veut-il en venir ? Tu ne le sais pas. Tu es jeune, un jeune étudiant. De la bouche de ton père — pour toi, un médecin modèle —, tu n'as jamais rien entendu de pareil. D'ailleurs, il n'était pas du genre qui parlait beaucoup ; il travaillait dur, ça oui, que ce soit à l'usine de tissus ou à son cabinet. Le matin, des jeunes filles maigres, des visages fanés, des yeux cernés ; l'après-midi, des dames et des messieurs de la bonne société de Rio de Janeiro. La tuberculose et la dénutrition, le matin ; le diabète, l'obésité et la goutte, l'après-midi. Mais tous, des malades : des gens qui souffraient, des gens qui venaient à lui en quête d'aide. Et pas seulement à l'usine ou au cabinet, mais à la maison aussi. Souvent la nuit, des coups frappés à la porte suivis d'appels angoissés t'ont réveillé : docteur, venez vite, c'est

pour ma mère. Ah ! Oswaldo, avec quel respect ils regardaient ton père, les malades ; avec quelle admiration ! Rappelle-toi la vieille ouvrière qui lui apporta un cadeau, un pot de confiture qu'elle avait faite elle-même ; avant de partir, elle baisa les mains de monsieur le docteur : vous êtes un père pour moi, docteur Bento, vous êtes un dieu, personne ne s'occupe de nous comme vous.

Peut-être. Il est possible que le docteur Bento se soit lassé de voir tant de souffrances, tant de gens malades. Il est possible que, à un moment ou à un autre, alors qu'il traversait l'usine de tissus, il se soit arrêté un instant, non pas pour regarder les ouvrières — comme il aurait dû le faire, vu qu'il avait aussi la responsabilité de les observer pendant leur dure besogne —, mais les machines, le tissu que les métiers à tisser produisaient au milieu d'un bruit assourdissant. Il est fort possible qu'un homme comme Bento ait pu être fasciné par le processus continu du tissage : ourdissage, trame, ourdissage, trame ; c'est avec cette méthode, a-t-il dû penser, c'est suivant cet ordre qu'est produit le tissu social ; et il y a plus : c'est ainsi que l'on atteint la transcendance spirituelle à laquelle aspirent les ascètes dans leur vie monacale.

S'il en fut ainsi, il dut recevoir avec joie l'invitation de l'Empereur à participer à la direction centrale de l'Hygiène. Car, qu'est-ce que l'hygiène, Oswaldo, sinon l'intervention du médecin dans le tissu social ? Qu'est-ce que l'hygiène, sinon la discipline monastique de la santé ? C'était un sage, l'empereur dom Pedro II ; plus qu'un chef d'État, c'était un pédagogue de l'administration publique ; d'ailleurs, comme il le disait : si je n'étais pas empereur, je voudrais être maître d'école. Un sage, ça oui. « Aidons donc le jeune Bento, car enfin il combattit pour nous pendant la guerre du Paraguay, et pour cela il lui fallut échapper à la machination que sa famille avait

montée pour l'en empêcher ; il est, je le sens, l'homme qu'il faut pour ce poste-là. »

Dom Pedro fut renversé, mais la réputation du docteur Bento était déjà consolidée. Preuve en est que la République le garda et le promut inspecteur général de l'Hygiène. C'était un poste bureaucratique, mais en dépit de cela il ne parla jamais d'erreurs médicales ensevelies sous la terre. C'était un homme sérieux. L'était-il vraiment ? Est-ce que ne se cachait pas, sous son apparence imperturbable, un cynisme comparable à celui de l'homme qui se trouve devant toi ? Tu préfères croire que non. Tu préfères croire que le professeur est cynique parce que c'est un homme déçu, parce que, mélancoliquement, il compare la jeunesse des étudiants avec sa vieillesse, parce qu'il ne trouve aucune consolation à discourir du haut d'une estrade pour des jeunes gens qui, par devoir, lui opposent un silence respectueux, mais dont l'esprit est absorbé par leurs amours — tandis que lui, sardonique, parle des morts que la terre recèle. Ton père n'était pas ainsi, Oswaldo ; extérieurement il était dur, mais tendre au-dedans. Il te parlait avec hauteur, mais il savait céder quand c'était nécessaire, et parfois de façon surprenante, comme lors de la discussion sur les cigarettes.

Il fumait. Des cigarettes *Buena Dicha*, ou alors des cigares. C'était un rituel : au retour du travail, il faisait servir le dîner puis se retirait dans son bureau. Il s'asseyait dans son fauteuil, y demeurait immobile un instant, prenait une cigarette (ou un cigare), la contemplait longuement et l'allumait. Alors, ravi, il exhalait la fumée qui l'enveloppait immédiatement comme un nuage. De la porte, tes sœurs et toi le regardiez ; sans vous approcher, toutefois. Les recommandations de ta mère étaient formelles : votre père fume, ne le dérangez pas.

Vous ne le dérangiez pas, ça non. Mais par contre cette scène-là, elle, te gênait. À quoi pensait ton père en fumant ? Quelles images lui passaient par la tête ? Tu n'osais guère les imaginer, mais tu étais sûr d'une chose : les femmes. Il s'agissait de femmes. Des femmes belles, sensuelles : voilà les images que le tabac évoquait pour lui, surtout le tabac des cigares — ils avaient été roulés sur les cuisses nues des belles mulâtresses de l'État de Bahia.

Tu te mis à fumer. Un vrai supplice : tu avais la nausée, tu vomissais. Mais tu t'obstinais à fumer, même les cigares. Un jour, il te prit la main dans le sac. Il te réprimanda, tu lui répondis insolemment : mais père, vous ne fumez pas, vous ? Une seconde plus tard, tu t'en repentais déjà, mais il était trop tard — tu l'avais touché en un point vulnérable, peut-être son seul point vulnérable, le point où se concentraient ses dernières illusions. Il baissa la tête, cette tête que tu voyais toujours haute, fière ; et il ne fuma plus jamais. Tu peux difficilement imaginer les sacrifices que la décision lui coûta. Souvent il dut rêver des cigarettes *Buena Dicha* (mais pas des femmes, plus des femmes). Mais de ces souffrances il ne te parla jamais. Peut-être pour t'épargner un sentiment de culpabilité. Papa. Mon papa. Non, Oswaldo, ton père ne peut en rien être comparé à cet homme froid, sec, rude — qui, en ce moment, continue à parler de son personnage.

— Antonie van Leeuwenhoek n'est jamais allé à l'université ; il ne parlait ni le grec ni le latin, dont la connaissance était exigée à l'époque de ceux qui prétendaient avoir de la culture. Savez-vous ce qu'il faisait ?

Une pause dramatique, tendue.

— Il vendait des rideaux. Rideau : la pièce d'étoffe qui, une fois suspendue, décore ou voile — qui décore en voilant ou voile en décorant. Le rideau est ce que

nous mettons aux fenêtres pour empêcher le soleil intense des tropiques d'abîmer les meubles et la tapisserie de nos demeures, pour protéger l'intimité de nos foyers des regards indiscrets qui veulent les fouiller. Et tout cela est possible parce que, dans l'étoffe, l'ourdissage et la trame unissent les fils de telle façon qu'il ne reste entre eux que de minuscules — de microscopiques, peut-on dire — cavités impénétrables à tout regard, si pénétrant soit-il, impénétrables à tout rayon de soleil, si subtil qu'il se montre. Donc, ce Hollandais vendait des rideaux. Chers, certainement, parce qu'il s'est enrichi dans ce commerce. Les rideaux de brocart, les rideaux de velours lui valurent beaucoup d'argent et la tranquillité pour pouvoir vivre la grande aventure spirituelle de la microscopie. Le rideau le plus épais de tous, le rideau qui occultait à l'homme la connaissance d'un monde minuscule et merveilleux — ce rideau, messieurs, Antonie van Leeuwenhoek le déchira !

Applaudissements chaleureux et bravos. Debout, tes camarades manifestent leur admiration, réelle ou feinte. Ces manifestations ne te plaisent guère, tout comme ne te plaisent pas les bizutages, ni les manifestations politiques — bref, les choses estudiantines. Tu es timide, tu es sérieux. Mais, en ce moment, tu te sens toi aussi contraint d'applaudir, et tu le fais ; d'abord discrètement, mais bientôt, contaminé par l'enthousiasme général, tu cries comme les autres : bravo ! bravo ! C'est agréable d'applaudir. Certainement presque aussi agréable que d'être applaudi : le professeur sourit avec délectation. Cependant, il se reprend vite : il ne peut pas, même par vanité, renoncer à sa réserve. Il choisit de s'essuyer la sueur au front avec son mouchoir, tandis qu'il maugrée contre la chaleur : ce n'est pas possible de travailler dans un endroit comme ça.

— C'est en Europe qu'on fait de la science, pas sous les tropiques. Dans les pays européens, on peut jouir du plaisir intellectuel d'examiner des préparations au microscope, dans une salle chauffée, la neige tombant au-dehors ; on peut y jouir du plaisir de méditer pendant de longues nuits. Et ici ? Ici, la chaleur, et cette humidité qui corrompt tout, qui répand le moisi partout, sur les bouillons de culture, et même sur les lentilles. Décidément, s'il y a quelque chose que nous ne possédons pas, c'est le climat nécessaire au développement de la science. Mais, revenons à van Leeuwenhoek. L'origine de sa découverte fut jusqu'à un certain point prosaïque : il utilisait des lentilles pour examiner le détail des tissus qu'il achetait : l'ourdissage, la trame, ce genre de choses. Peut-être, en le faisant, fut-il saisi par une inspiration subite. Je l'ignore. Ce qui est certain c'est que, bientôt, il examinait des êtres vivants, des insectes minuscules, des micro-organismes de l'eau stagnante. Ce qui ne lui gagna pas l'admiration de ses contemporains ; pragmatiques, pas désintéressés un brin, ceux-ci se moquaient de ce qu'ils considéraient comme une espèce de perversion : pourquoi révéler au monde l'existence d'animalcules inférieurs, de petites créatures des marais, de la décomposition ? Ils sont plus gracieux que vous autres, habitants des Pays-Bas, rétorquait van Leeuwenhoek. Une réponse pas très habile, mais quand donc, nous autres, hommes de science, fûmes-nous habiles ? Et me voici, par cette chaude après-midi, en train de vous parler de la microscopie, alors que d'autres, plus versés dans l'art de subsister, s'enrichissent : en vendant des tissus, en spéculant sur les immeubles, en louant des chambres. La vérité, cependant, est que le travail de van Leeuwenhoek produisit ses fruits. Un jour, Louis de Ham, un jeune Allemand qui, comme vous — comme vous, hein ? —, étudiait la médecine à Leyde, vint le voir. Très agité, il

lui raconta qu'il avait examiné au microscope les pollutions nocturnes d'un malade. « Et savez-vous ce que j'y ai découvert, monsieur van Leeuwenhoek ? Eh bien, j'ai découvert qu'une goutte de sperme est un véritable océan qui grouille de petites créatures semblables à de petits poissons... » Surpris, le Hollandais accepta d'examiner une préparation. Louis de Ham en personne lui fournit la matière première ; on ne saura jamais à quelles visions il dut recourir pour y parvenir dans l'état de vive anxiété qui était le sien. Au microscope, van Leeuwenhoek dut admettre que de Ham n'avait pas exagéré : quel spectacle surprenant ! D'où pouvaient provenir ces étranges et remuants animalcules ? Les rêves, les imaginations les auraient-ils engendrés d'une façon quelconque ? Mais alors, dans quel fleuve intérieur avaient-ils nagé avant d'être éjaculés ? Serait-ce la forme trouvée par les démons de la nuit pour se matérialiser ? Le sommeil de la raison aurait-il produit, sinon des monstres, du moins cette espèce de poisson étrange et en miniature ? L'énigmatique habitant des eaux est, ne l'oublions pas, un être symbolique, l'image du Christ lui-même. Van Leeuwenhoek était une personne crédule — après tout, ce n'était qu'un commerçant —, mais Louis de Ham savait que ces créatures étaient en vérité le germe de futurs citoyens ; à tel point qu'en 1677 il fit à l'Académie royale de Londres une communication à ce sujet. Par ailleurs, on ignore si, lors de la même communication, il fut rendu hommage à l'éjaculateur nocturne anonyme qui se trouva à l'origine de cette découverte considérable. On ne nous a jamais rien dit sur cet homme, sur ses rêves humides, sur ses amours, heureuses ou non. Qui était la muse qui inspirait ses passions ? L'une des suaves jeunes filles dont Vermeer fit le portrait ? Ou l'une des opulentes dames de Rembrandt ? Quelle aurait été la réaction du donneur de sperme s'il avait su que

des savants anglais parleraient des créatures qu'il avait engendrées — ses enfants, pourrait-on dire — avec la froideur des gens qui dissèquent les corps ? Les annales de la science pèchent par omission à cet égard. Mais l'amertume de l'anonyme fut, dans une certaine mesure, exprimée par le Hollandais Hartsoeker, qui déclara avoir connaissance de l'existence des animalcules du sperme depuis 1674 : « J'ai, cependant, préféré me taire. Par pudeur, par décence, par respect, qualités que monsieur Louis de Ham semble méconnaître. » Formulé en termes voilés, cet avertissement n'est pas entendu : fascinée par les spermatozoïdes, la bonne société fait la sourde oreille. Les dames et les messieurs, les nobles et les bourgeois, tous deviennent soudainement des *voyeurs**, tous veulent jeter un coup d'œil dans l'appareil qui, d'une certaine manière, remplace le trou de la serrure : le microscope. Tous veulent voir les petites bêtes du sperme en train de s'adonner à leurs jeux amoureux. Des jeux amoureux, demanderez-vous ? Oui. Parce que, d'après van Leeuwenhoek — le drapier, s'étant vite débarrassé de sa perplexité, avait déjà pris la tête des explications sur ce sujet palpitant ! —, ce sont des mâles et des femelles qui s'accouplent à la saison des amours puis, une fois enceinte, la femelle va faire son nid dans l'utérus de la femme. Est-ce la naissance d'une fabulation ? Oui, mais c'est aussi la naissance d'une science, la science dont nous traitons aujourd'hui. La science et la fabulation, vous le savez, ont toujours marché ensemble la main dans la main : la chimie et l'alchimie, l'astrologie et l'astronomie. Sous le voile diaphane et innocent de l'illusion, l'implacable subversion : la science est l'arme avec laquelle la bourgeoisie abattra l'ennemi féodal. Ce

* En français dans le texte. (N.d.T.).

qui, d'ailleurs, nous donne l'espoir que le Brésil changera un jour. La science n'existe pas encore au Brésil, mais nous avons de l'imagination, et c'est peut-être enrobée d'imagination qu'enfin la science pénétrera chez nous. L'imagination brésilienne, messieurs, est fertile comme cette terre riche en humus dont Dieu nous fit don. Ici, les visions d'un monde magique poussent avec l'exhubérance de la végétation tropicale : Saci, la Princesse Moura*. C'est exactement ainsi qu'il faut que nous présentions la science aux hommes qui nous gouvernent : comme une génératrice de prodiges.

Une pause pour une autre gorgée d'eau — Ah, mon Dieu ! qu'est-ce qu'il fait chaud ! — et il continue.

— Cependant, après tous ces événements, il est curieux d'observer que le microscope perdit le premier rôle. Il fut remplacé par la chirurgie, la sémiologie, la physiologie, des choses qui paraissaient plus pratiques, plus utiles, plus proches de la sombre réalité de la maladie. Mais c'est justement grâce à la maladie que le microscope (considérablement perfectionné, il faut le dire) fait sa *rentrée***. Partant de la maladie, le pathologiste allemand Rudolf Ludwig Karl Virchow avertissait les médecins : regardez la cellule, étudiez-la, c'est dans la cellule, et dans la cellule seule, que naît la maladie. Courageux, cet homme-là ! Lors de la Révolution de 1848, il était là, sur les barricades, un fusil à la main. Pas pour

* Saci (dit Saci-Péréré) : Personnage de race nègre, unijambiste, qui apparaît dans de nombreuses légendes du folklore du sud du Brésil, où il s'illustre par ses nombreuses espiègleries. Princesse Moura (dite Princesse enchantée) : Personnage d'une légende du folklore du Nord-est du Brésil. En conséquence d'une malédiction, elle est condamnée à se transformer chaque nuit en serpent ; le sortilège ne sera rompu que par le sacrifice d'un être humain. (N.d.T.)

** En français dans le texte. (N.d.T.)

une bonne cause, mais son attitude était la bonne, même pour un homme de science : il faut lutter, messieurs. *Aux armes**, voilà le cri qui doit toujours résonner à vos oreilles. Bien sûr, il ne s'agit pas d'armes à feu, mais des armes de la politique, du pouvoir et de l'influence.

Une nouvelle interruption, pour consulter sa montre qu'il extrait de sa poche de gilet.

— Vous me demanderez, messieurs : mais, et les micro-organismes ? Et les maladies transmissibles ? Jusqu'à la moitié du siècle, il y avait deux théories à cet égard, celle de la contagion et celle du miasme. Les défenseurs de la contagion disaient que la maladie passait d'une personne à l'autre ; les adeptes de la théorie du miasme attribuaient les maladies à des émanations méphitiques. Il ne s'agissait pas d'une question purement théorique. L'idée de contagion suscitait celle de quarantaine, abominée par les idées libérales nées avec la Révolution française. Parlaient de miasme ceux qui attribuaient les maladies aux mauvaises conditions d'hygiène et d'habitation associées à la pauvreté, c'est-à-dire les réformateurs sociaux : parmi eux, Virchow qui, comme je viens de vous le dire, avait participé à la Révolution de 1848. Son rapport sur l'épidémie de typhus exanthématique en Silésie contient une dénonciation vigoureuse de la misère des ouvriers de cette région — dénonciation qui lui coûta son poste, et qui doit vous servir de leçon : attention, les relations entre les médecins et le pouvoir sont extrêmement complexes. Mais notez bien : Virchow était certes un homme généreux, cependant il se trompait. La théorie du miasme était une méprise héritée des Romains qui attribuaient la malaria au mauvais air — d'où son nom — des marais. De nom-

* En français dans le texte. (N.d.T.)

breux chercheurs émirent des doutes sur ses idées, parmi eux Ignác Semmelweis, qui était hongrois mais travaillait à Vienne — n'oublions pas que l'Autriche et la Hongrie formaient un seul empire. Semmelweis était un homme brillant, mais étrange. Habitant le territoire mal délimité qui se situe entre la folie et la santé, il y cultivait ses délires et leur donnait forme. Il croyait que les plantes avaient un esprit — peut-être parlait-il métaphoriquement, mais enfin ! — et que celui-ci inspirait, comme il le disait, « le cortège des poètes qui suit le divin Apollon ». Malgré ses extravagances, il était extrêmement bien considéré par de grands médecins de l'époque. Il fut nommé professeur assistant au département de gynécologie de l'université. À l'époque, le nombre de décès causés par la fièvre puerpérale était très élevé ; Semmelweis observa qu'il mourait moins de patients dans les infirmeries dont les sages-femmes avaient la responsabilité que dans celles dont étaient responsables les médecins et les étudiants en médecine. Et maintenant, messieurs : qu'est-ce que cela prouve ?

Silence. Personne n'ose répondre ; tous craignent les commentaires ironiques, caustiques de cet homme qui transporte ses assez nombreuses frustrations dans ses rapports avec les étudiants en médecine. Il les regarde ; son sourire se transforme peu à peu en grimace.

— Très bien. Je m'y attendais. Vous paraissez ne pas posséder le minimum de courage et de hardiesse nécessaires à la pratique de la médecine. C'est moi qui vais désigner le volontaire.

Il fait un signe à son assistant, qui s'approche avec le livre d'appel ouvert. Il consulte la liste des noms.

— Voyons... Almada... Almada, non. Barros... Non. Cruz. Oui. Oswaldo Gonçalves Cruz !

Ah, mon Dieu !

— Où peut bien être notre ami Oswaldo ? Ah, le voilà. Il faut que je vous dise, mon cher Oswaldo, que je ne vous ai pas choisi par hasard. Je sais fort bien que vous étiez le fils du docteur Bento Gonçalves Cruz, mon collègue de promotion, une personne que j'admire et que j'estime de longue date. Savez-vous, jeunes gens, que Bento participa à la guerre du Paraguay alors qu'il était étudiant ? Savez-vous que c'est un excellent praticien et un hygiéniste encore meilleur ? Pour toutes ces raisons, nous avons le droit d'attendre d'Oswaldo Gonçalves Cruz — d'ailleurs, mon garçon, vous ressemblez beaucoup à votre père — une réponse intelligente à une question qui, convenons-en, n'a rien de difficile. Alors, Cruz : qu'est-ce que prouve la constatation de Semmelweis ?

Tu hésites un instant. Il attend, souriant et, apparemment, amical. Mais cet homme est-il vraiment amical ? Est-ce que sous son sourire ne se cache pas une furie maligne et froide dirigée contre toi on ne sait pourquoi ?

Il n'importe. Le raisonnement de Semmelweis était clair, lumineux. Tu peux sentir la jubilation qui s'est emparée de lui, la jubilation qui dérive de la constatation d'une vérité scientifique simple, pure et irréfutable. Et c'est avec enthousiasme que tu cries, du fond de l'amphithéâtre :

— Ça prouve, professeur, que la théorie du miasme était fausse.

Un instant de suspense. Il te regarde. Lentement sa face — masque impassible — s'épanouit en un sourire.

— Très bien, monsieur Oswaldo. Très bien.

Des applaudissements. Pas aussi enthousiastes que ceux que, lui, a reçus, mais vibrants tout de même. Tu te sens rougir — mais c'est d'orgueil, de satisfaction. Et, encore vibrant de joie, tu te rassieds.

— Malheureusement — le professeur continue son exposé —, l'histoire de Semmelweis ne s'achève pas à ce

moment de gloire. Et elle ne s'y achève pas parce qu'il alla plus loin, parce qu'il alla au fond du problème. Il observa que les médecins et les étudiants en médecine examinaient leurs patientes après avoir réalisé les autopsies du jour ; il en conclut qu'ils étaient les porteurs des germes qui entraînaient la fièvre puerpérale. Ils apportaient la mort dans leurs mains, messieurs ! Les prétendus anges sauveurs apportaient la mort dans leurs mains ! Il leur enseigna alors à les laver avec une solution désinfectante — mesure qui réduisit la mortalité des accouchées au taux de dix pour cent. Ces succès finirent cependant par lui nuire. Klein, le chef de son département, en était mortellement jaloux. En exploitant habilement le sentiment anti-hongrois qui régnait en Autriche, il parvint à l'expulser de Vienne ; voyez, messieurs, jusqu'où vont les intrigues parmi les médecins ! Semmelweis alla travailler à Budapest. Mais les malheurs qu'il avait éprouvés ébranlèrent son équilibre émotionnel. Il se mit à coller des manifestes sur les murs : PÈRES DE FAMILLE, SAVEZ-VOUS CE QUE SIGNIFIE APPELER UN MÉDECIN OU UNE SAGE-FEMME POUR SOIGNER VOTRE FEMME QUAND ELLE EST SUR LE POINT D'ACCOUCHER ? CELA SIGNIFIE UN RISQUE MORTEL ! Il dut quitter son poste de directeur de la maternité ; il passait la journée à débattre avec des adversaires imaginaires ; et lorsque sa maladie s'aggrava, il courait par les rues en criant : lavez-vous les mains ! lavez-vous les mains ! À Buda : lavez-vous les mains ! À Pest : lavez-vous les mains ! Sur le pont qui franchit le fleuve : lavez-vous les mains ! Aux commerçants : lavez-vous les mains ! Au premier prêtre venu et à son enfant de chœur : lavez-vous les mains ! À six ouvriers dont l'un était manchot : lavez-vous les mains ! Il voulait instituer un Jour Universel du Lavage de Mains : ce jour-là, à une heure fixée par consensus entre tous les gouvernements,

les cloches des églises et des temples sonneraient et tout le monde — les Hongrois et les Autrichiens, les Lapons et les Argentins, les Chinois et les Canadiens —, comme un seul homme, plongeraient les mains en même temps dans de l'eau chlorée. Des milliards de germes seraient ainsi éliminés instantanément et les maladies transmissibles seraient extirpées à tout jamais. Lavez-vous les mains !

Il s'arrête, fixe les élèves longuement. Personne ne bouge ; personne n'oserait le faire. D'une voix basse, sombre, il poursuit :

— Un jour, il entre dans la faculté de médecine et, en dépit de l'effort du portier qui veut l'en empêcher, il fait irruption dans la morgue. Des étudiants en médecine y sont occupés à disséquer le cadavre d'une femme qui gît sur la table en marbre. Semmelweis, complètement hors de lui — lavez-vous les mains ! lavez-vous les mains ! —, s'empare d'un bistouri et se met à poignarder le cadavre avec fureur, en en arrachant des morceaux de muscles et de viscères. Avant qu'ils puissent le retenir, il s'entaille profondément la main qu'il plonge aussitôt dans le ventre ouvert devant lui. Il reste alors ainsi immobile, le regard égaré, un sourire extatique figé sur le visage. On le retire de là avec difficulté. Trois semaines plus tard il meurt. D'une infection, bien sûr.

À côté de toi, Alvear sanglote. C'est un jeune homme sensible, il vient de perdre sa mère. Sans aucun doute, cette histoire l'a retourné. Incapable d'en supporter plus, il se lève et sort précipitamment. Le professeur ne paraît même pas s'en apercevoir.

— Oui, conclut-il, ce pauvre Semmelweis connut une fin vraiment triste. La gloire d'en avoir terminé pour toujours avec la théorie du miasme reviendrait à un autre. À qui ? À qui, sinon au grand, à l'extraordinaire Louis Pasteur ? Sans lui, messieurs, la microbiologie

moderne n'existerait pas. Sans lui, ma chaire n'existerait pas ; sans lui, je ne serais pas en train de vous faire ce cours. Vous direz : oh, ce serait mieux, principalement par une journée si chaude. Mais...

Des rires. Des rires de soulagement ; sa réflexion a eu un effet cathartique. Il n'est pas si dur qu'il en a l'air, cet homme. Il sait que les étudiants sont fragiles, qu'il y a une limite à ce qu'ils peuvent supporter lors d'une première approche du sombre royaume de la maladie et de la mort.

— Mais la vérité est que la médecine moderne doit beaucoup à Louis Pasteur, qui d'ailleurs n'était pas médecin mais chimiste. Il fit une carrière impressionnante. Il commença par démontrer que la génération spontanée n'existe pas. Or, messieurs, la génération spontanée, beaucoup de gens y ont cru et, pour commencer, le grand Aristote. Les rats qui naissent des ordures, les mouches qui poussent de la viande pourrie — moi-même, j'ai connu, dans le Nordeste, un homme qui semait des porcs. Oui, messieurs, il semait des porcs : une oreille, une patte, le foie ; il semait tout cela dans la boue, par une nuit de pleine lune, en récitant la prière appropriée. Alors, docteur, me raconta-t-il, on attend quatre semaines, et alors il commence dans la boue une agitation, un bouillonnement, et un jour on voit un petit œil réjoui qui nous regarde de dedans la boue, et aussitôt il apparaît un porc, un petit porcelet gras. Cet homme me proposa de m'enseigner ladite prière pour une somme modique. Je n'acceptai pas. J'aurais pu m'enrichir dans l'élevage des cochons imaginaires, mais j'y préférerai l'enseignement de la microbiologie. Je montrais ainsi une véritable vocation pour le martyr.

Des rires.

— Pasteur était un esprit rapide. Les événements favorisent ceux qui y sont préparés, dit-il, en assumant

sa chaire à l'université de Lille. Or, l'événement le plus important de cette époque-là était l'industrialisation. On industrialisait tout, y compris la production des denrées. Et l'industrie alimentaire avait besoin de quelqu'un qui connaissait profondément les processus biologiques qui interviennent dans cette branche d'activités. Pasteur était cet homme. Pour les fabricants de vin et de bière, il découvrit, dans un champignon, la cause de la fermentation ; pour l'industrie textile, il parvint à trouver la cause d'une maladie qui attaque le ver à soie. Il étudia encore l'anthrax du bétail, et le choléra aviaire. En somme : un homme qui répondit aux défis de son temps et qui paracheva une carrière déjà brillante avec la découverte du staphylocoque, du streptocoque et surtout avec la guérison de la rage. Différemment de Semmelweis, il fut reconnu par ses contemporains, qui voyaient en lui un personnage plus important que Charlemagne, que Napoléon. C'est pourquoi il est le saint patron de la chaire de microbiologie. C'est pourquoi nous lui rendons hommage dans ce cours.

Il pointe du doigt le grand tableau au mur qui montre Pasteur dans son laboratoire.

— Observez-le. Observez ce grand homme. Remarquez son port tranquille, détendu même. Il se trouve dans son laboratoire, oui, dans le temple de la science, mais se montre insouciant, le coude appuyé sur la table de travail, comme un Portugais dans son bistrot.

Soudain et sans cause apparente, il s'exalte :

— Mais il ne se trouve pas dans un bistrot ! Attention ! il n'est pas dans un bistrot ! Il se trouve dans un laboratoire. Le flacon qu'il tient à la main contient une culture bactérienne — des germes en nombre suffisant pour tuer Paris entière, la France entière. Ce n'est pas un jeu. Observez qu'il fronce les sourcils : ce n'est pas un jeu. Observez son regard. Ce regard voit tout, il voit

même les microbes. Il ne regarde pas dans le microscope, mais cet homme n'a pas besoin de microscope : il détecte les bactéries sans aucun système de lentilles, il voit les bactéries, il les interroge du regard, il en obtient des réponses ! Pasteur, messieurs, Pasteur !

Il s'arrête, immobile, haletant, devant le tableau. Il se tourne vers les étudiants.

— Cet homme, messieurs, fit école. Ses disciples furent nombreux et remarquables. L'Allemand Koch, qui découvrit le bacille de la tuberculose ; son assistant Löffler, le premier à cultiver le bacille de la diphtérie ; le Suisse Alexandre Yersin et le Japonais Kitasato Shibasaburô, découvreurs du bacille de la peste ; le Russe Metchnikoff, le premier à étudier la phagocytose... Nous, les microbiologistes, nous sommes une confrérie internationale, unie par notre respect et notre vénération pour le grand Pasteur !

Des applaudissements de nouveau, et il se retire en saluant d'un geste discret. L'assistant, qui était assis dans un coin, se met debout d'un bond.

— Maintenant, messieurs, c'est mon tour. Nous passons à la partie pratique de notre cours. Vous allez voir maintenant une préparation microscopique. Malheureusement, nous ne disposons que de ce vieil appareil : notre pénurie est grande. Je vais décrire ce qu'on y voit ; après, ceux que cela intéresse pourront regarder.

Il jette un coup d'œil dans le microscope.

— Ah mais ! nous avons bien des choses ici... Des bâtonnets de forme variable ; les uns, longs et délicats comme les doigts d'un pianiste... Pardonnez-moi, messieurs, j'aime les comparaisons... D'autres sont euh... comiques tellement ils sont ronds. Je vois quelques flagellés. Mais ils se meuvent très doucement ; l'énergie vitale qui leur reste est minime. Ce qui ne me surprend pas : ils n'ont pas été faits pour vivre ici, les pauvres

êtres. Bien, regardez vite, avant que cesse complètement la manifestation de vie qui y existe encore.

Tous courent vers le microscope. En une seconde, une véritable barrière humaine se forme autour de la table.

Vous êtes quatre-vingts dans ta promotion d'étudiants en médecine, et il n'y a qu'un seul microscope dans la salle de cours. Tu n'arrives même pas à t'approcher de l'appareil ; tu en es séparé par la masse compacte des étudiants qui s'efforcent tous de s'en approcher. Même ceux que le cours n'intéressait pas, ceux qui bâillaient, ceux qui somnolaient et même ceux qui dormirent et rêvèrent, même eux veulent manipuler le microscope, veulent identifier les bactéries. La microscopie comporte de la technique, et la technique est importante, la technique confère du pouvoir, elle justifie la compétition, même violente. Le timide Almada tire avec vigueur un camarade par la veste ; Barros, corpulent, se lance comme un bédard ; Florêncio jette un cri de guerre des Indiens tupi — il s'enorgueillit de son sang indigène. Et même Alvear est revenu ; il ne sanglote plus ; il ne pleure plus la mort de sa mère ; il a enseveli hâtivement ce triste souvenir dans le plus intime de son être — pardon, maman, je ne t'oublie pas, je t'aime, mais il faut que je me batte pour le microscope — et maintenant il utilise activement ses coudes pour ouvrir une brèche dans ce qui est une véritable barrière de corps, une barricade humaine — *no pasarán** !

D'abord, tu entres dans ce jeu insensé. Comme un Indien assiégeant un fort, tu galopes autour de cet agglomérat, en quête d'une trouée, d'une simple fente.

* « Ils ne passeront pas ! » (en espagnol dans le texte ; N.d.T.)

Rien. *No pasarás**. S'il vous plaît, camarades, laissez-moi passer, je veux jeter un coup d'œil. Rien. *No pasarás*. Et pourquoi te laisseraient-ils passer ? Parce que tu es le fils de Bento Gonçalves Cruz, clinicien et hygiéniste ? Parce que tu réponds comme il faut aux questions du professeur, le miasme est faux, prof, le miasme est totalement faux, prof ? Non, mon cher, ce qui importe maintenant, ce n'est pas de voir qui est le plus savant mais de voir qui est le plus rusé ; avoir du cerveau ne compte pour rien, ce qui compte c'est d'avoir du muscle. Oh ! ils savent que tu ne veux que jeter un regard furtif sur le monde magique et silencieux des micro-organismes ; mais les gens furtifs ne les intéressent pas, encore moins les gens furtifs qui croient à des mondes magiques et silencieux. La magie ? Ça n'existe pas. Le silence ? C'est bon pour les monastères, pour les moines de la Thébaïde, pour les ermites. Le tumulte dans la salle de conférences — ce qui laisse l'assistant perplexe : s'il vous plaît, messieurs, voilà un comportement qui n'est pas celui de futurs médecins — le tumulte est l'échantillon le plus fidèle de la réalité à laquelle tu devras faire face.

Vaincu, tu t'interromps. Contenant tes larmes avec difficulté, tu fermes les yeux. Et tu vois. Exactement ce qui se trouve sous l'objectif du microscope. Les germes.

Des bâtonnets de forme variable, des cellules longues, délicates, comme les doigts d'un pianiste. Et des flagelles dont les mouvements rythmiques propulsent les petits êtres en un déplacement incessant. Non, tu n'as pas besoin de microscope ; l'univers de l'infiniment petit, tu le possèdes déjà au-dedans de toi, et tu y vivras désormais en communion enchantée avec les formes les plus primitives — et les plus authentiques — de la vie.

* « Tu ne passeras pas ! » (en espagnol dans le texte ; *N.d.T.*)

Imaginer : cela ne m'est pas difficile. Tout ce qu'il faut que je fasse c'est, comme toi Oswaldo, fermer les yeux et penser à celui qui viendra des cieux, qui viendra en avion.

*Traduit du portugais
par Ricardo Iuri Canko et Robert Ponge*